

QUESTIONNAIRE

Nom, prénom, date de naissance, origine sociale, milieu familial, ville et région d'activité à l'époque, scolarité et formation professionnelle. Pays ou région d'origine pour les militant.e.s étrangers/immigrés. Statut au moment de l'adhésion à la LMR : célibataire, marié.e ou en couple, enfant(s). Parcours professionnel et situation actuelle (en quelques mots).

Marianne Ebel,

Je suis née le 31 juillet 1948 dans l'Emmental, comme mon frère aîné. Mon père, médecin, avait décidé d'ouvrir son cabinet dans le village de son enfance. En 1950, peu avant la naissance de mon frère cadet, mes parents ont déménagé à Moutier, petite bourgade industrielle du Jura bernois. Je n'ai pas de souvenirs personnels de notre arrivée dans cette ville romande, déchirée par le conflit jurassien auquel mes parents ne se sont jamais mêlés. M'étant dès le début de la scolarité identifiée comme romande et jurassienne, je me suis souvent demandée comment j'aurais évolué si j'avais grandi à la campagne en Suisse alémanique. Dès l'âge de 8 ans, sentant confusément que les Bernois étaient plutôt mal vus à Moutier, j'ai tenté de cacher mon origine à tout le monde. Ma première humiliation remonte à l'école primaire: à 7 ans, je comprenais le français (entendu pendant un an à l'école enfantine), mais ne savais pas encore le parler. Comment dès lors éviter que la maîtresse ne traduise ses consignes pour moi? Sa gentillesse m'accablait. Une des premières phrases que j'ai apprise et prononcée en français a été : «*Oui, oui j'ai compris* ».

Tout au long de notre enfance, mes parents ont valorisé notre formation scolaire, et exigé - « pour être justes »- que leurs quatre enfants participent à tour de rôle aux diverses corvées domestiques. Mais sur le fonds l'éducation restait traditionnelle : « les garçons doivent se donner les moyens de faire de bonnes études, pour les filles c'est moins important. » Ils m'envoyèrent à l'Ecole de Commerce à Bienne avec cette conviction qu'une fille doit avoir un métier au cas où son mari tomberait malade ou pire mourrait. Ce fut ma première révolte. Au bout d'un an, mes parents cédèrent et je fis le gymnase comme mes deux frères, et comme le fit plus tard ma petite soeur, la cadette de la famille. Je suis entrée à l'université de Lausanne en septembre 1968.

.....
AVANT TON ADHESION A LA LMR

Expériences professionnelles, associatives, syndicales, politiques ou autres. Intérêt pour la marche des événements en Suisse, dans le monde ? Premiers engagements militants ? Ton cheminement...

Mai 68, je l'ai suivi à la radio, au jour le jour. J'étais enthousiaste : oui, changer le monde, partager, inventer, créer de nouveaux modes de vie ! Je manquais cependant cruellement de repères pour saisir les enjeux ; je m'en rendais compte, mais tout le monde paraissant bien au clair, je n'osais guère avouer mes lacunes. Jusque-là personne ne m'avait parlé de politique et encore moins de syndicat. Ma mère, qui n'avait pas le droit de vote, ne s'intéressait à la chose publique que de loin. Mon père, un humaniste libéral, se passionnait pour l'histoire, mais dénigrait les politiciens : « tous des arrivistes ». Et à l'école je n'avais bien sûr jamais entendu parler d'économie capitaliste... Inscrite en Lettres à l'Université à Lausanne (en philosophie, français et histoire, et dès 1970 en logique), j'ai participé pendant deux ans à un séminaire de philosophie parallèle mené par René Zapata, un militant du MIR venu du Chili, et qui avait lu *Le Capital* avec son père à l'âge de 14 ans... ; il nous a fait lire Marx, Lénine, Althusser, J'aimais me rendre à la librairie *La Brèche*, ou chez *Pinkus* à Zurich pour y trouver les classiques du marxisme, mais j'étais trop timide pour rejoindre d'autres activités militantes que celles de l'Université où je participais aux mobilisations pour la liberté d'expression et occasionnellement aux lectures et discussions proposées par le cercle

La Brèche. C'est là que j'ai connu Michel et Jean-Michel, militants de la LMR, dont les idées me plaisaient. Je découvrais peu à peu que La Justice, l'Égalité, la Liberté -des valeurs reçues comme allant de soi depuis ma plus tendre enfance- étaient loin d'être réalisées, et ne pourraient jamais l'être dans le cadre d'une économie capitaliste, pas plus que « derrière le rideau de fer », où le stalinisme et le goulag trahissaient les idéaux révolutionnaires de Marx, Lénine, Trotski, Rosa Luxemburg ou Alexandra Kollontaï que je découvrais avec grand intérêt. Sur le point d'être licenciée ès lettres et engagée comme assistante en logique à l'Université de Neuchâtel, j'étais prête à entrer dans une organisation révolutionnaire, une décision violemment contestée par mes parents qui estimaient que je gâchais ainsi mon avenir....

Circonstances de ton adhésion à la LMR, où et pourquoi ? Quelle attente de ta part sur le plan local, suisse, international, et celui de ta propre vie. Motifs principaux de ton engagement : faire évoluer les choses, stopper les injustices, participer à une refonte fondamentale de la société, une problématique particulière ?

C'est à Neuchâtel, encouragée par Pierre avec qui je travaillais au Centre de Recherches sémiologiques, que j'ai commencé à militer: révoltée par la guerre impérialiste menée par les Américains en Indochine, j'ai participé pendant plusieurs mois au *Comité Indochine vaincra* animé par Olaf, avant d'entrer à la LMR en février 1973. Je vivais alors avec Norbert (dont j'ai gardé le nom lorsque nous nous sommes séparés quelques années plus tard), et c'est ensemble que nous avons adhéré à « la ligue ». Nourrie de lectures et théories marxistes, je suivais l'actualité politique sur le plan international et participais avec intérêt aux week-ends de formation de la LMR.

TOI AU SEIN DE L'ORGANISATION

Qu'est-ce qui a focalisé ton attention, ton enthousiasme, ta volonté d'agir une fois que tu as eu l'expérience de l'organisation (à l'interne) ?

La Ligue Marxiste Révolutionnaire - son programme, sa critique du capitalisme et du stalinisme, ses analyses, ses exigences, ses militant-e-s qui s'engageaient sans compter leur temps- répondait à mes attentes : en y entrant je pouvais vivre et travailler sans trahir mes valeurs, et surtout j'avais le sentiment que la révolution n'allait pas se faire sans que je puisse participer de près à ce processus extraordinaire. La Suisse, très conservatrice, où les citoyens avaient refusé le droit de vote aux femmes jusqu'en 1971, m'apparaissait comme le futur Musée du capitalisme -que l'on viendrait peut-être visiter pour voir comment les gens vivaient avant la révolution-, mais entrer dans une organisation révolutionnaire liée à la IV^{me} Internationale permettrait peut-être de placer ne serait-ce que quelques grains de sables dans les rouages du pays « le plus impérialistes » du monde.

A quel niveau de l'organisation, dans quelles structures as-tu agi ? Décris l'éventuelle évolution de ton engagement, les changements d'affectation, de lieux, avec les dates si possible.

A Neuchâtel, qui était une petite section, il a fallu très vite s'occuper un peu de tout et prendre des responsabilités : militante de base à la LMR, dans une « cellule » à Neuchâtel signifiait une réunion hebdomadaire pour décider des investissements à plus long terme et des actions à mener dans la semaine à venir. Pour moi, qui était très timide et peu expérimentée, c'était parfois difficile, mais tout le monde prenant sa part, je me lançais aussi. On se répartissait les tâches : « Pour le 1^{er} mai, il

faut aller au Comité unitaire des travailleurs suisses et immigrés » – à peine entrée à « ligue », je me retrouvai dans une réunion du CUTSI, au milieu de militants ouvriers italiens, espagnols, suisses (tous des hommes) de diverses organisations, pas toujours prêtes à accepter la LMR comme une des composantes des festivités en préparation... « Qui prépare un projet de tract sur l'horlogerie ? », « Qui va au Comité de soldat samedi et dimanche soir ? », « Cette semaine il y a aussi le MLF, et un comité du SSP à l'université »... Pour être libre de militer sans m'exposer à des reproches sur le plan professionnel, je m'investissais très sérieusement dans mon travail d'assistantat en logique et en sémiologie à l'université de Neuchâtel. Ce rythme un peu fou, mais bien assumé et partagé avec mon compagnon, m'a permis de progresser et de me sentir utile. Toutes mes soirées, et parfois aussi les week-ends, étaient joyeusement occupés par le militantisme.

Dans quelles organisations « de masse » ou structures larges étais-tu prioritairement engagé (parlements, syndicats, MLF, groupements divers, en particulier d'immigrés, etc.) ?

Dès le milieu des années 70, à côté de mon travail au sein de la LMR, c'est le mouvement autonome des femmes qui est devenu pour moi prioritaire (le MLF d'abord, puis les structures féminines de la VPOD, plus tard nommé SSP), mais je participais aussi volontiers à des comités plus ponctuels, à adhésions individuelles et collectives, que nous mettions en place pour mener des mobilisations internationales -Comité Chili, Comité pour la libération des femmes emprisonnées en Espagne- ou des campagnes nationales ou locales autour d'initiatives populaires : « Pour la solution des délais », « Pour l'Égalité des droits entre femmes et hommes », « Pour un congé parental payé », « Contre le travail de nuit des femmes », « Contre le travail du dimanche », « Pour les 40 heures », « Contre les initiatives xénophobes », « Pour le droit de vote et d'éligibilité des immigrés », etc. Je n'avais par contre aucune envie de participer à la politique institutionnelle qui m'apparaissait comme ennuyeuse, et en contradiction avec mon impatience et ma vision plus radicale d'un bouleversement nécessaire de toutes les structures bourgeoises. Ce n'est que bien plus tard, au tournant du siècle, que j'ai accepté de prendre le risque d'être élue dans un parlement cantonal : élue comme membre de SolidaritéS au Grand Conseil de Neuchâtel au printemps 1999, j'y suis finalement restée pendant plus de dix ans (3 législatures).

.....
Dans quels domaines (politique générale - articles ou tracts par exemple-, formation, féminisme, comités de soldats, travail « jeunes », travail « ouvrier », « solidarité internationale », « immigration », travail pratique - permanences - etc.) t'es-tu particulièrement investi.e ? As-tu agi seulement sur le plan local ou plus largement aussi ?

Dans le canton de Neuchâtel, il n'y avait pas trop le choix : ou chacun fait un peu tout, ou on disparaît... Comme il était hors question de s'isoler et de se replier sur la ville, j'ai accepté, bien avant d'y être « préparée » de m'investir aussi au niveau national. Dans la commission femmes de la LMR d'abord. Dès 1975, j'ai aussi participé à la commission femmes de la IV^{me} internationale. C'était l'année internationale dite « de la femme ». Ma participation active au mouvement de libération des femmes a été pour moi décisive. Partout les femmes se mobilisaient, mais les clivages avec les rencontres institutionnelles sont vite apparus. En Suisse le « Congrès des femmes » refusait de mettre à son ordre du jour le thème, pour nous central, du droit à l'avortement. C'est pourquoi le mouvement autonome des femmes organisa pendant le même week-end un Contre-Congrès du MLF dans la banlieue bernoise. J'ai participé à l'irruption surprise au Kursaal à Berne où nous avons bruyamment déroulé une banderole géante : « Toute politique sur notre ventre ne se fera pas sur notre dos ». Cette joyeuse façon de contester et de revendiquer ont imprimé en moi une profonde volonté de ne jamais céder face à l'injustice et de chercher des formes nouvelles pour exprimer nos exigences. Dès 1975, j'ai aussi participé, en alternance avec Henri, au Comité central comme déléguée de Neuchâtel. Il fallait être conséquente : nous réclamions que les femmes aient leur place et soient reconnues dans l'organisation, je ne pouvais me défilier sous prétexte de ne pas être suffisamment formée. Nous préparions en détail ces rencontres nationales pour que je puisse, le

cas échéant intervenir, ou simplement voter en connaissance de cause. Occasionnellement j'étais aussi déléguée aux directions de villes romandes, et dès 1977 sporadiquement d'abord, puis dès 1981, plus régulièrement au Bureau politique (BP). Mais à ce niveau-là, je n'ai jamais été à l'aise. Me sentant incapable de prendre véritablement ma place dans cette instance, ne supportant plus la façon dont se passaient les débats, j'ai définitivement quitté le BP en décembre 1988. A aucun moment je n'ai imaginé que la fin du PSO était proche.

Comment as-tu vécu le militantisme au quotidien ? T'es-tu senti.e coupé.e de certaines relations sociales et familiales ? Que sont devenus tes loisirs ?

Dans les années 70, mes loisirs -lectures et cinéma mis à part- étaient entièrement organisés par et pour mon engagement au sein de la LMR et du MLF. Je ne me sentais nullement coupée du monde, au contraire, j'y participais pleinement. Dès la naissance de mes deux enfants (1980 ;1983), j'ai réorganisé mon temps et mes investissements avec des priorités différentes. Mes enfants comptaient plus que tout, mais pour moi il n'était pas question de me replier sur la vie familiale en me coupant du reste du monde. Avec mon compagnon, nous nous sommes organisés pour assumer ensemble l'éducation de nos enfants, toujours vécue comme une chance inouïe, tout en continuant à militer et à travailler pour gagner notre vie.

Avais-tu des rapports avec les militant.e.s d'autres organisations (maoïstes, socialistes, Parti du travail, POCH, PSA, etc. ? Et comment juges-tu la politique de la LMR/PSO vis-à-vis des autres composantes de l'extrême-gauche ?

C'est surtout au sein du mouvement autonome des femmes et dans le syndicat que j'ai côtoyé des militant.e-s maoïstes, socialistes, du Pdt et dans une moindre mesure du POCH. Lors des campagnes pour les droits des immigré.e.s et contre la xénophobie, menées avec l'immigration italienne, j'ai aussi milité avec des camarades du PCI et jusqu'à leur retour au pays après la mort de Franco avec des militants du PCE ; une militante du PCE mise à part, rencontrée au sein du MLF, ces militants du PC étaient tous des hommes. Du dogmatisme présent dans nos discussions internes, comme dans les articles de la ligue, je ne m'en rendais pas vraiment compte. Je me souviens surtout du sectarisme du Parti socialiste et du POP : ces partis ont mis long à accepter « la ligue » (et plus tard le PSO) dans les actions communes et plus encore lors des élections. Avec un quorum à 10% et sans apparemment, nous n'avions guère de chance de percer aux élections, et ça les arrangeaient bien. J'avoue que pour les élections, ça ne me peinait guère, mais chaque fois qu'ils le pouvaient, ils nous isolaient, et ça c'était plus difficile à avaler. A sectarisme, sectarisme et demi...

.....
As-tu souffert d'une surcharge de travail (longues et fréquentes séances, distributions à l'aube, week-ends occupés, etc.) ? Le montant des cotisations était-il à ton avis supportable ?

Je n'ai pas le souvenir d'avoir souffert d'une surcharge de travail, c'était ma vie, je l'avais choisie ainsi, et j'étais contente de la vivre sous cette forme un peu folle, en marge, et en même temps bien intégrée au niveau professionnel. J'ai appris à assumer les contradictions : on peut combattre le monde, mais on en fait partie ; on peut lutter pour un idéal et des valeurs alternatives, chercher à les réaliser au quotidien, mais jamais complètement... Mener de front tout à la fois, vie « familiale », travail salarié et engagement militant me plaisait. Un équilibre pas toujours facile à trouver et à maintenir, mais je n'ai jamais eu le sentiment de me sacrifier ou de me faire plumer. Nos enfants ont-ils souffert de ce choix ? Il faudrait le leur demander, mais j'ai l'impression qu'ils n'ont pas eu à se plaindre de leurs parents plus que d'autres enfants... Une chose est sûre : aujourd'hui je suis fière d'eux, de leurs choix, de ce qu'ils sont à leur tour devenus, et je fais partie des plus heureuses et chanceuses grands-mères du monde. Quant aux cotisations élevées, c'était une nécessité, comment financer sinon des permanent.e-s (en réalité surtout des hommes...), le journal, nos tracts et actions militantes ? Ces cotisations étaient le produit d'un savant calcul qui tenait compte des

dépenses incompressibles, et celles ou ceux qui gagnaient pas ou mal leur vie ne payaient qu'un montant minimum.

FEMINISME ET MODES DE VIE

Comment as-tu vécu le surgissement du féminisme dans la société ? L'évolution des mœurs a-t-elle eu des conséquences dans ton couple militant ou partiellement militant ? As-tu traversé une phase de bouleversement personnel ?

Sur le plan personnel, j'ai vécu au milieu des années 70, un bouleversement inattendu et paradoxal, lié à la naissance d'une conscience féministe longtemps inexistante, mais peu à peu révélée à partir de mon investissement dans le Mouvement autonome des femmes. Jusque-là j'avais l'idée, théorisée dès mon adoscescence et plus tard partagée avec mon premier compagnon, qu'il y a bien assez d'enfants sur terre pour ne pas en fabriquer davantage. Après mai 68, je n'étais pas loin de penser qu'en faisant le choix de ne pas avoir d'enfant, je serais une révolutionnaire plus conséquente. Mais au contact d'autres femmes au sein du MLF, révolutionnaires et féministes comme moi, cette « théorie » s'est peu à peu muée en une conviction inverse: je sentais que moi aussi je désirais mettre au monde un enfant. J'y mettais personnellement une condition : trouver un père motivé pour partager et assumer ce choix au quotidien. J'ai eu la chance de le trouver. Nous avons eu une fille et un garçon. Nous les avons élevés avec la volonté d'un partage des tâches et des responsabilités familiales régulièrement discuté et assumé par l'un et l'autre pendant 20 ans. Ni le père de mes enfants (que je n'ai jamais épousé), ni moi n'avons renoncé à nos divers engagements professionnels, militants et familiaux: nous avons tout partagé. Nous nous sommes réjouis ensemble des progrès de nos enfants, avons cherché ensemble des solutions aux problèmes qui se présentaient, avons travaillé tous les deux pour gagner notre vie et n'avons pas cessé de militer. C'était notre vie. Actuellement, nous sommes tous les deux retraités et heureux d'avoir deux petites-filles et un petit-fils. Le mot « famille » qu'à 20 ans j'abhorrais, ce sont mes enfants et petits-enfants qui lui ont apporté du sens. Ils sont une priorité pour moi ; c'est pour eux et les générations à venir que je continue aujourd'hui encore à participer à l'activité associative et politique. A un rythme différent - plus conforme à l'air du temps et à mon âge...

.....

As-tu vécu en communauté et si oui, dans quel type de communauté ? Cherchiez-vous à inventer de nouveaux modes de vie, façons de vivre ensemble, de s'aimer, d'élever des enfants ? Et si non, de quel oeil voyais-tu ces tentatives ?

J'ai vécu une première fois en communauté à Lausanne pour partager les frais exorbitants du logement pendant mes quatre ans d'études à l'université. Quelques années plus tard, celui qui deviendra le père de mes enfants et moi avons eu la chance de vivre une autre expérience de vie communautaire, choisie pour des raisons qui n'étaient, cette fois, pas financières : nous avons partagé un appartement et toutes les tâches éducatives et ménagères avec un jeune couple de militants et leur bébé d'un mois. C'est là que notre projet commun de mettre au monde à notre tour un enfant a eu le temps de mûrir et de se réaliser. Notre fille est née dans cette communauté. Une belle période, qui s'est terminée tout naturellement, sans heurts ni pleurs quelques années plus tard. Nous avons gardé des contacts avec tous les membres de cette famille de militants qui, elle, s'est recomposée ; quant aux enfants de cette communauté, ils ont tissé et gardé entre eux des liens d'une amitié profonde, qui font plaisir à voir.

.....

De quel oeil voyais-tu les rapports homme-femme dans l'organisation (présence des femmes dans les instances dirigeantes, prise de parole, accès à l'élaboration de la ligne politique et aux publications, influence, écoute, considération) ?

Les femmes bien préparées politiquement, capables d'élaborer et de se faire respecter lorsqu'elles prenaient la parole étaient rares; les hommes capables de s'engager politiquement dans une perspective féministe étaient plus rares encore. Sous l'influence du mouvement autonome des femmes qui nous aidait, nous les femmes, à nous affirmer et à poser des exigences au sein de l'organisation, sous l'influence aussi de la commission femmes de la LMR, mixte mais formée essentiellement de femmes, les instances dirigeantes se sont peu à peu féminisées. Mais la parole des femmes n'était de loin pas toujours entendue. Il n'était pas rare qu'une idée formulée dans un premier temps par une militante passe à la trappe, avant d'être reprise par un militant qui la faisait accepter, mais le plus souvent sans en citer la source.... On dit bien « rendre à César ce qui lui appartient », mais Lili, Hélène ou Fernande ne s'appelaient justement pas César... il y a eu bien des grincements, des larmes ravalées et parfois des souffrances. Mais, en définitive il y a eu aussi beaucoup de progrès... Le nouveau mouvement des femmes a laissé ses marques.

.....
Comment as-tu perçu (ou vécu de l'intérieur) l'investissement d'un certain nombre de camarades dans des mouvements féministes excluant les hommes (MLF) ?

Pour moi l'existence des MLF et mon choix d'y participer activement ont été une chance, peut-être la chance de ma vie. C'est là que j'ai vraiment bien compris ce que peut être l'oppression spécifique des femmes : alors que dans l'organisation mixte qui était la mienne, la LMR, je peinais comme beaucoup de militantes à prendre la parole et à élaborer des idées ou des actions créatives et nouvelles, c'était tout autre chose lorsque nous étions entre femmes uniquement. La double appartenance était parfois mal perçue au sein du MLF, certaines militantes pensaient que j'étais là pour manipuler le mouvement. J'en ai souffert, pourtant cela m'a aussi aidé à comprendre combien le processus de mûrissement d'une conscience politique et d'un engagement sur le long terme sont complexes, souvent contradictoires, mais en définitive toujours riches.

.....
REVOLUTION, VIOLENCE ET DEMOCRATIE INTERNE

As-tu considéré l'organisation comme ayant des objectifs et une structure au niveau suisse ET international ? La IVe Internationale avait-elle une réalité pour toi ? Lisais-tu ses publications, les journaux et brochures d'autres sections de l'Inter ?

Si la LMR ne s'était pas revendiquée de la IVme internationale, je n'aurais sans doute pas choisi d'y adhérer. Appartenir à un réseau international, aider à le construire, m'est apparu comme une nécessité et une chance. C'est le même sentiment qui anime aujourd'hui encore ma volonté de soutenir le réseau féministe international né au tournant de ce siècle : la Marche mondiale des femmes. J'ai toujours lu avec intérêt les publications de l'Inter ; certains débats du début des années 70, notamment sur la lutte armée en Amérique latine, me dépassaient, mais je lisais ces textes de bout en bout, écoutais les camarades qui les présentaient et y réfléchissais sans me décourager. C'était pour moi comme une école de formation continue gratuite.

.....
Lisais-tu la Brèche ou Bresche ou Rosso, ou La Taupe ? A posteriori que penses-tu de ces organes et des tracts que nous diffusions ?

Je lisais la Brèche et parcourais Bresche et La Taupe. Il est difficile de juger nos publications a posteriori, les temps ont changé.... Nos tracts, longs et analytiques, ne passaient peut-être pas

toujours bien, mais ils formaient indéniablement les militant-e-s. Nos interventions dans l'horlogerie, p.ex., m'ont aidée à découvrir le monde ouvrier et syndical et m'ont permis de comprendre de façon plus concrète les analyses de Marx, Lénine, Trotski... lues et étudiées dans un premier temps dans une logique et sous une forme plus académiques.

.....
Avais-tu alors l'impression de pouvoir vivre la fin du capitalisme à relatif court terme ?

Quand je suis entrée à la LMR, j'avais cette impression. Mai 68 nous laissait espérer qu'un autre monde non seulement est possible et nécessaire, mais imminent ; en avril 1975, la révolution des oeilletons au Portugal a renforcé en moi ce sentiment, pour ne pas dire cette conviction...

.....
Acceptais-tu la notion de violence révolutionnaire telle que défendue par la LMR et la IVe Internationale ? La lutte armée te paraissait-elle nécessaire dans certains contextes politiques ? Te sentais-tu attiré.e par les actions violentes « exemplaires » lancées par les « ultra-gauchistes » de l'époque (en Allemagne et en Italie surtout) ?

La violence, même révolutionnaire, m'est toujours apparue comme problématique, dans quelque pays que ce soit. Quant à la problématique de la guérilléra, qui n'avait rien d'académique, elle me troublait. Je ne me sentais pas le droit de décider pour les militant-e-s en Amérique latine, pour qui ce choix était très concret. Je me suis toujours abstenue lors des votes organisés à ce sujet au sein de la LMR. Je n'avais pas assez de connaissances et de repères politiques solides pour trancher entre deux interventions contradictoires.

.....
As-tu milité dans un « Comité de soldats » et comment cela s'est-il passé ? Comment jugeais-tu les mouvements pacifistes, l'objection de conscience ?

A Neuchâtel nous avons créé des comités de soldats très actifs et j'y ai participé avec plaisir. Les mouvements pacifistes et l'objection de conscience ne me paraissaient pas en contradiction avec ces comités de soldats : j'étais depuis mon adolescence contre l'armée : mes frères, et de nombreux amis avaient tout fait pour ne pas en être. Du coup, pour ceux qui étaient obligés de faire l'armée, il me paraissait naturel de les soutenir dans leur volonté -subversive- de s'opposer aux ordres idiots, et de les aider à dénoncer le fait que la démocratie s'arrête aux portes des casernes.

.....
As-tu l'impression que nous avons réussi l'exercice de la démocratie interne dans l'organisation ou considères-tu qu'il y avait un clivage entre les « chefs » - celles et ceux qui donnaient le ton et la masse des militant.e.s ? Y avait-il selon toi des différences dans ce domaine, selon le secteur ou le lieu ?

Cet exercice de la démocratie interne, difficile s'il en est, j'avais l'impression que nous nous donnions les moyens de le réussir. A posteriori, je me dis que je manquais singulièrement de sens critique, ou plus simplement d'expérience. La façon dont l'organisation a éclaté à la fin montre bien que la situation était plus problématique que je ne le pensais alors. Il y avait sans aucun doute des différences d'un lieu à un autre, d'une instance à l'autre, d'un secteur à l'autre. Dans une petite ville comme Neuchâtel ou La Chaux-de-Fonds, où nous n'étions pas nombreux/nombreuses et où chacun-e faisait plus ou moins tout, les clivages entre militant-e-s dirigeant-e-s et les autres étaient je pense quasi inexistantes, mais au final, une organisation « verticale » plus qu'« horizontale » n'est pas une bonne chose. La notion-même d'avant-garde est problématique, mais comment faire pour éviter que celles et ceux qui ont une plus grande expérience ne prennent pas, de fait, trop de place dans les décisions ? Peut-être en veillant à une culture d'écoute, de respect et de débat qui laisse autant de place aux militant-e-s moins expérimentés qu'autres autres ? Je ne pense pas me tromper en disant que de cela tant la LMR que le PSO en ont été incapables ... Mais quelle est la bonne solution, la bonne manière de s'organiser ? Je n'ai pas de réponse définitive à cette question, mais la conviction qu'il est nécessaire de trouver des formes d'organisation qui donnent à chaque militant.e

une place effective, l'aidant à faire entendre ses idées et à valoriser ses actions et propositions.

.....
As-tu été victime de répression politique (licenciement, non-engagement, non-élection pour des motifs politiques) ?

En 1983, alors que j'étais une membre relativement influente de la commission ouvrière dans une imprimerie locale, j'ai été licenciée avant la mise en route d'un projet de restructuration qui allait impliquer des suppressions d'emplois en nombre. En tant que membre de la commission ouvrière je devais en principe être protégée, mais je n'ai pas gagné le procès que le syndicat a intenté à la direction : j'ai perdu mon emploi. Cela leur a coûté plusieurs mois de salaires. Une indemnité qui montrait bien la nature de ce licenciement.

A l'inverse, 3 ans plus tard, alors que je m'étais réorientée vers l'enseignement après un an de chômage -assez difficile à vivre-, j'ai obtenu un poste dans un gymnase, suite à l'intervention d'un ministre libéral qui craignait qu'un non-engagement serait interprété par le syndicat de la fonction publique comme un « Berufsverbot », ce que le Conseil d'Etat de l'époque voulait éviter à tout prix...

.....
As-tu vécu, d'une façon ou d'une autre, une tendance formalisée, un désaccord, un conflit voire une exclusion dans/de l'organisation et comment cela s'est-il passé, très précisément ?

.....
Rien de tel à titre personnel. Lorsque j'ai définitivement quitté le BP en 1988, en pleine séance, j'ai compris ce départ comme une décision personnelle, bien assumée : j'avais mieux à faire que de rester dans cette instance où j'étais incapable de me faire entendre. Je n'y étais pas à ma place.

LE PSO ET LA PROLETARISATION

En 1980, la LMR est devenue le Parti Socialiste Ouvrier (PSO). Comment as-tu vécu cette mutation ? En particulier comment as-tu vécu la nouvelle orientation « vers la classe ouvrière », dénommée « prolétarisation » ? A-t-elle eu des conséquences personnelles pour toi ?

Personnellement j'ai compris la réorientation de la LMR et le changement de nom comme une nécessité. A titre personnel j'ai vécu les conséquences positivement. Ce moment coïncidait avec la venue au monde de notre premier enfant. Jusque-là j'étais investie dans la recherche universitaire. Un emploi à mi-temps, strictement « alimentaire », comme correctrice dans un journal, me permettait plus facilement de rester en accord avec mes choix et valeurs (avoir des enfants, un travail salarié et militer) que ce travail de recherche universitaire beaucoup plus « absorbant ». Ma thèse de doctorat sur les langages xénophobes était terminée ; comme je ne l'avais pas écrite dans la perspective de faire carrière, mais par intérêt, il ne m'était pas difficile de remettre à plus tard un éventuel retour vers la recherche académique.

DEMISSION EVENTUELLE - FIN DE LA LMR

Si tu as quitté la LMR/PSO à un moment ou à un autre, peux-tu expliquer tes raisons d'alors (critiques politiques, ras-le-bol du militantisme, changement de vie, etc.) ?

Je n'ai quitté ni la LMR, ni le PSO, ni solidaritéS, et pendant toutes ces années j'ai aussi milité au sein du mouvement autonome des femmes qui, lui aussi, a évolué dans sa forme.

.....
Si tu es resté.e jusqu'au bout (1986-87), comment as-tu vécu la disparition formelle de l'organisation au plan personnel et en tant que militant.e ? T'es-tu senti.e partie prenante de cette période finale ?

La fin du PSO, pour moi, ça a été un choc. Je ne comprends toujours pas comment tant

d'engagements, tant de travail collectif ont pu être balayés ; je me demande aujourd'hui encore comment une telle disparition a pu advenir.

APRES LA LMR/PSO...

As-tu eu ensuite l'impression qu'il t'était possible de poursuivre ton engagement par d'autres voies, as-tu retrouvé des camarades dans d'autres regroupements ?

A Neuchâtel, nous restions quelques camarades à vouloir continuer. Nous avons pris contact avec des militants italiens avec qui nous avions une longue pratique militante commune, cela a abouti à la fondation de solidaritéS ... une autre histoire...

Comment s'est passée cette période post-LMR/PSO : réinsertion dans la société « normale », vide d'un brusque non-militantisme, recherche d'une solution politique alternative, abandon de l'activité politique militante, etc. ?

.... ce passage difficile m'a profondément interrogée, mais nous étions plusieurs à ne pas vouloir tout lâcher. Renouer sur le plan national avec des camarades et reformer une nouvelle organisation était au-dessus de nos forces. Nous avons choisi de construire dans un premier temps le mouvement solidaritéS en ville de Neuchâtel... une solution de repli, certes, mais qui paraissait à notre portée, et qui avait du sens.

A POSTERIORI...

Comment juges-tu les lignes de force du projet marxiste-révolutionnaire de l'époque (notion d'« avant-garde », construction d'un parti révolutionnaire, dialectique des trois secteurs de la révolution mondiale, etc.) ?

Globalement, quel jugement portes-tu sur tes années d'engagement au sein de la LMR ? Au plan personnel d'abord : fut-ce une « parenthèse » dans ta vie, en as-tu tiré des éléments positifs pour la suite de ton existence, lesquels ? Et sur le plan historique (osons le mot!), penses-tu que nous avons laissé une trace, apporté quelque chose, dans le cadre des divers mouvements révolutionnaires ou radicalisés de l'époque ?

Pour les traces laissées ou non dans l'Histoire, l'avenir le dira, mais pour moi, c'est un choix de vie. Mon engagement anticapitaliste et féministe pour un autre monde m'a permis -me permet encore- de rencontrer des personnes et personnalités extraordinaires, généreuses, inventives, intelligentes. A l'heure actuelle, alors que l'extrême-droite gagne du terrain et que nos espoirs sont loin de s'être réalisés, ces rencontres militantes m'aident à ne pas désespérer du monde.

Enfin, où en es-tu politiquement parlant, aujourd'hui ? Si tu as choisi de cultiver ton jardin, pourquoi, comment ?

Je reste engagée : dans solidaritéS, dans la Marche mondiale des femmes, dans ATTAC et dans une association nouvellement créée, « Droit de Rester ».

Une anecdote à raconter ? Un souvenir qui te tient particulièrement à coeur, un exploit, un échec, un souvenir important pour toi ?

Autre(s) questions non formulées ici, auxquelles tu souhaites apporter ta réponse :

.....

Je désire que mes réponses soient publiées sans indication de mon identité (une croix après la réponse adéquate):

OUI

NON

INDIFFERENT X

Date et lieu.....Neuchâtel, le 18 juin 2016.....